



FAIRE LE POINT SUR LE FASCISME...

X.Dupret/G.Khadri
21.000 signes
Décembre 2016

Les esprits superficiels auront vite fait le point sur la question. Le fascisme est un mouvement politique apparu dans les années 1920 dans le sud de l'Europe et un peu plus tard en Allemagne. Ce mouvement qui avait commencé en Italie avec Mussolini (les « Faisceaux de combat » sont fondés en 1919) s'achève avec la révolution des œillets au Portugal (1974) et la fin de la longue agonie de Franco en Espagne l'année suivante.

Cette présentation est vraie quoiqu'incomplète. Appréhendé de cette manière, le fascisme relève, en effet, des cours d'histoire. Cette approche fixiste pose problème puisqu'elle empêche, par exemple, de qualifier de fasciste le message de Donald Trump aux Etats-Unis. On ne note, en effet, aucune organisation par les pouvoirs publics de défilés de chemises brunes aux Etats-Unis. Cette incapacité à saisir la nature protéiforme du fascisme est profondément dommageable.

Un ennemi difficile à cerner (et donc à combattre)

Le fascisme a, en effet, représenté et, malheureusement, représente toujours, un ennemi difficile à combattre pour les démocrates et les progressistes. Les bravades remplies de testostérone, les défilés ridicules ou la symbolique grandiloquente ne font pas la force du phénomène fasciste. En revanche, c'est sa prodigieuse capacité à inventer des alliances entre la bourgeoisie et les classes populaires qui s'avère difficile à combattre tout autant, d'ailleurs, que sa capacité à faire résonner dans une masse d'individus la sensation d'une appartenance commune. Tout semble avoir déjà été écrit à ce sujet. Les livres d'histoire paraissent avoir déjà tout analysé et tout décortiqué.

A côté de ces productions livresques, on ne compte plus les créations artistiques qui ont dénoncé le fascisme comme forme de gouvernement. Nous devrions être prêts à combattre. Nous avons la réponse.

Pourtant, la réalité est têtue. Classiquement, on cherche à identifier des filiations historiques au fascisme pour en détecter les répétitions à l'ère contemporaine. Sans aller très loin historiquement, il y a clairement des éléments très caractéristiques dans le coup d'État de Louis Bonaparte tel que Marx va le décrire dans « Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte »¹. L'échec de la vague révolutionnaire de 1848 dans l'ensemble de l'Europe conduit à une période trouble et à des fortes

¹ Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1851), Paris, Les Éditions sociales, 1969 (rééd), Collection Classiques du marxisme. Traduction de la 3e édition allemande de 1885.

tensions sociales malgré l'organisation d'élections au suffrage dit « universel » (ce qualificatif d « universel » nous semble particulièrement usurpé puisqu'il ne comprend pas les femmes, c'est-à-dire la moitié de la population).

Ces élections vont conduire à une Assemblée nationale devenue « métaphysique » selon le mot de Marx, c'est-à-dire perdue dans ses propres jeux et calculs politiques. La répression des mouvements radicaux de 1848 conduit cette Assemblée, qui pourtant devrait représenter la population, à vivre en vase-clos, comme séparée de la population. En réaction aux gesticulations ridicules de cette assemblée de « demi-habiles », caractérisée par une invraisemblable logorrhée et des formules aussi solennelles que vides, apparaît alors la question du rétablissement de l'ordre. Revenir aux valeurs « basiques », « concrètes », « simples » comme l'honnêteté et la gestion en « bon père de famille ». Toute ressemblance avec notre début de XXI^{ème} siècle n'est évidemment pas fortuite. L'obsession nationaliste qui va caractériser cette époque doit être soulignée car la seule évocation du nom de Bonaparte réveille dans le peuple de France un imaginaire de grandeur perdue. « Make America Great again » ferait donc un bon slogan bonapartiste. Pour autant, cela ne suffit pas à le qualifier de fasciste.

Une dimension différencie profondément le bonapartisme du fascisme. Dans le cas des régimes bonapartistes, le lien entre le « leader » et les masses est loin d'être fusionnel². Le bonapartisme, plus qu'à une alliance de classes entre la haute bourgeoisie et le prolétariat, renvoie fondamentalement à un régime de droite dure, autoritaire et très libéral sur le plan économique. Le Troisième Empire, de ce point de vue, caractériserait davantage l'approche d'un Fillon que de Marine Le Pen.

Les années 1930 : une référence incontournable

Si le coup d'État de Napoléon III était lié à la défaite du mouvement insurrectionnel qui traverse l'Europe en 1848, le fascisme des années 1920 s'installe consécutivement à des secousses historiques d'une plus grande ampleur historique. Les massacres de la Première Guerre mondiale, la révolution en Russie et le mouvement insurrectionnel à la fin de la guerre conduisent à une multiplication de mouvements insurrectionnels dans toute l'Europe. Ce mouvement de remise en cause de la société bourgeoise touche aussi bien l'Allemagne avec la Ligue Spartakiste (fondée par Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg) entre 1918 et 1919 que l'Italie à travers le mouvement des Conseils ouvriers. Dans les deux cas, les défaites seront importantes. En Allemagne, elle donnera même lieu à un grand massacre de militants de gauche (dont Liebknecht et Luxembourg).

C'est à cette même époque (en 1919 pour être plus précis) qu'un militant venu de la gauche, Benito Mussolini, va fonder les « Faisceaux de combat » qui deviendront par la suite le parti fasciste. Les prémisses du fascisme italien sont, en effet, les mêmes que pour le bonapartisme, en l'occurrence, un parlement devenu métaphysique et coupé des réalités sur fond de grave crise économique. La réponse à ce désarroi, là encore, prend la forme d'une volonté de retour à l'ordre et aux valeurs saines et simples du « vrai peuple » en même temps que le régime célèbre la grandeur éternelle et incommensurable de la Nation.

Pourtant, le fascisme innove. Ce régime institue, en effet, une relation nouvelle avec le chef de l'Etat (mais aussi du parti unique). On devrait parler d'un rapport quotidien, familial et, pour tout dire, presque intime de chaque habitant du pays avec le grand leader³. Le Duce n'est pas seulement,

² Cette dimension de fusion est très présente dans l'œuvre de Max Weber spécialement lorsqu'elle s'intéresse à la forme charismatique de l'autorité. On renverra le lecteur à l'ouvrage de Max Weber, *Le Savant et le Politique* (1919), Plon, Paris, 1959.

³ Lire à ce sujet Max Gallo, *L'Italie de Mussolini*, Librairie académique Perrin, Paris, 1964

comme pouvait l'être Louis-Napoléon Bonaparte, un visage sur les pièces de monnaie, quelques anecdotes voire un mythe. C'est, au contraire, une présence quotidienne. Le Duce est partout au travers de gigantesques manifestations, sur les murs, dans les journaux et, fait nouveau, à la radio. Dans un premier temps, Mussolini avait plutôt ignoré la radio au profit du contact direct avec les masses. Il n'abandonnera pas les meetings et les grandes mises en scène mais en 1924, il va créer l'Unione Radiofonica italiana (U.R.I.). Conscient que très peu d'italiens avaient les moyens d'acheter une radio, Mussolini lancera l'Ente Radio Rurale, dont la devise était « ogni villaggio deve avere la radio » (chaque village doit avoir la radio), qui offrait des récepteurs radio à des prix abordables aux populations rurales du pays⁴. La dimension de fusion entre le leader et les masses est donc clairement assumée dans le fascisme.

Rien de neuf ?

Il y a un autre élément que certains marxistes, contemporains de la montée du fascisme ont commencé à analyser. En Italie, les recherches d'Antonio Gramsci ont attiré l'attention sur la composante de classe du fascisme. « L'actualité de l'analyse que Gramsci a faite du fascisme réside dans ses idées sur le rapport entre fascisme et petite bourgeoisie. La question [qu'il pose] est [la suivante]. Où et comment le fascisme parvient-il à trouver une base de masse ? (...) Gramsci décrit impitoyablement cette petite bourgeoisie urbaine, avide de pouvoir, emplie de venin anti-ouvrier, foncièrement conservatrice, « une classe de hâbleurs, de sceptiques, de corrompus », et de la comparer au Bandar-Log du Livre de la jungle de Kipling : « Ce peuple des singes, qui se croit supérieur à tous les autres peuples de la jungle, et pense posséder toute l'intelligence, toute l'intuition historique, tout l'esprit révolutionnaire, toute la science du pouvoir (...) »⁵.

En Allemagne, un autre marxiste, William Reich, écrivait en 1933 : « Nous n'innovons pas et ne révisons pas Marx ; comme on nous l'a souvent reproché : car Marx dit bien : « toutes les circonstances qui affectent l'homme », ce qu'implique les conditions du processus du travail aussi bien que les accomplissements les plus parfaits, les plus personnels, les plus privés de la vie pulsionnelle et de la pensée humaine, la vie sexuelle des femmes, des jeunes et des enfants aussi bien que l'état de la recherche sociologique en ces matières et son application à des nouveaux problèmes sociaux. Hitler a su faire de l'histoire avec certaines de ces « circonstances qui affectent l'homme » et rien ne sert de s'en moquer. Marx ne pouvait créer la sociologie sexuelle parce que de son temps, il n'y avait pas de sexologie. Il importe d'intégrer dans l'édifice de la sociologie non seulement les données économiques mais aussi les données sexuelles, afin de mettre un terme à l'hégémonie des mystiques et des métaphysiciens en cette matière »⁶. Dans ses écrits, Reich n'a jamais cessé de plaider pour une analyse du fascisme en constatant la somme des frustrations (notamment sexuelles) sur lesquelles il s'appuyait de manière diffuse dans la société.

Les analyses de Gramsci et plus encore celles de Reich sont contemporaines du fascisme et peuvent donc paraître un peu démodées. Il est sans doute un peu trop simple de dire que la classe ouvrière est étrangère au fascisme. Ceci dit, les valeurs revendiquées par les fascistes à l'époque et aujourd'hui encore sont bien des valeurs de la petite bourgeoisie. Quant aux analyses sur la sexualité de Reich, elles apparaissent peut-être trop sommaires avec le recul. Mais il ne faut pas perdre de vue la date et le lieu de production de ces textes. 80% de la population active des pays développés, aujourd'hui, est salariée. Il est donc difficile d'identifier la montée actuelle du fascisme

⁴À propos de l'utilisation de la radio par le fascisme italien on mentionnera l'article aussi intéressant que succinct d'Eleonora Corgiolu, *Mussolini e la radio*, 03/06/2013 (URL : <http://www.radiospeaker.it/blog/mussolini-radio.html>).

⁵ L'Ordine Nuovo, 2 janvier 1921 cité par Maria Antonietta Macciocchi. *Pour Gramsci*, Seuil, Paris, 1974, p 71.

⁶William Reich, *La psychologie de masse du fascisme* (1933), Payot, Paris, 2001 (rééd), p.59.

à une lutte de la petite bourgeoisie contre son déclassement et sa prolétarianisation. De la même manière, on ne peut plus guère, cinquante ans après la généralisation de l'usage de la pilule, envisager la sexualité et ses aléas (parfois frustrants) dans les mêmes termes qu'il y a presque un siècle. Signaler les limites de ces textes et de ces auteurs ne revient pas, pour autant, à les balayer d'un revers de la main. Ce serait trop simple.

Il est, en effet, une réalité que ces deux auteurs décrivent de manière différente mais néanmoins concordante. Il s'agit du désir sur lequel joue le fascisme. Le peuple des singes, dans la métaphore utilisée par Gramsci, se sent tout puissant. Reich, quant à lui, évoque une excitation physique provoquée par les discours d'Hitler.

Les fascistes ont, en quelque sorte, découvert comment il était possible de mobiliser les gens, en quelque sorte, dans leurs corps et de les conduire à un point de fusion avec un leader. Cette dimension fusionnelle est primordiale. Le nationalisme et/ou le racisme sont, dans cette pratique du politique, absolument fondamentaux car c'est bien entendu autour de la présupposition d'une appartenance à une race, qui serait biologiquement déterminée, ou d'une nation, dont l'essence n'aurait pas varié au cours des siècles, qu'il est possible de justifier le lien avec le leader et de fabriquer cette emprise physique.

Médiations culturelles

En tant que telle, cette description reste incomplète mais elle nous permet de toucher au but. Le fascisme crée du lien social. Certes, ce dernier est perverti mais il existe. Dans des périodes de grand bouleversement économique, le fascisme réintroduit la dimension de collectivité fusionnelle auprès d'individus dont les rapports à l'autre se sont disloqués. Qu'il s'agisse des années 1930 ou des temps troublés que nous traversons actuellement, on note, dans les deux cas, une même polarisation sociale, un sous-emploi chronique et une dislocation des liens sociaux à travers la mise en œuvre de nouveau procès de production. Les Temps Modernes de Charlie Chaplin ou de l'überisation du prolétariat des services représentent des mutations sociales introduisant une rupture profonde des liens sociaux.

La fusion avec le leader est alors rendue possible par l'utilisation de nouvelles technologies dont l'usage n'a pas encore été balisé et dont l'encadrement social reste à inventer. Nous avons mentionné l'importance de la radio en ce qui concerne Mussolini ou Goebbels. Comment ne pas établir un parallélisme avec l'usage des réseaux sociaux par un Donald Trump par exemple ?

Ce constat permet d'anticiper un vrai questionnement scientifique sur la nature du fascisme contemporain. La dimension nationaliste (voire impérialiste) d'un Donald Trump et le caractère fusionnel de son rapport à la foule sautent aux yeux de même que la dénonciation d'un ennemi intérieur (en l'occurrence, l'immigré clandestin ou le musulman) jouant une fonction de bouc émissaire ainsi qu'un autoritarisme flagrant. Et pourtant, Donald Trump n'est pas Hitler. On ne signale, d'ailleurs, aucun défilé de chemises brunes à New York ou à Washington.

Cette série de constats doit nous aider à développer une approche plus structurée que la simple (et indispensable) dénonciation du phénomène fasciste. Pour ce faire, nous allons emprunter le chemin de la médiologie. Cette dernière, selon le projet proposé par son concepteur (en l'occurrence, Régis Debray), viserait à explorer « la zone encore floue des interactions technique-culture, ou des interférences entre nos techniques de mémorisation, transmission et déplacement, d'une part ; et nos modes de croyance, de pensée et d'organisation, d'autre part ». ⁷

⁷ Régis Debray, *Qu'est-ce que la médiologie ?* in *Le Monde Diplomatique*, août 1999, p.52. Les lecteurs motivés trouveront une production plus conséquente de Régis Debray au sujet de la médiologie dans son ouvrage intitulé *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des idées), 1991.

Alors que les militants fascistes des années 1920 et 1930 singeaient l'armée, la foule qui suit et acclame un Donald Trump imite les experts en offrant au monde entier (et sans aucun espoir de célébrité) ses opinions plus ou moins éclairées via les réseaux sociaux. Le fascisme, dans cette optique, c'est, d'abord, une contestation de soumis, une révolte procédant, de part en part, d'une admiration pour les dominants. L'Etat, en 1920, imposait son autorité à coup de crosses. Aujourd'hui, il péroré par l'intermédiaire d'experts. Et la foule de participer via Twitter au règne desdits experts que côté cour, Donald Trump dénonce en campagne électorale et qu'il ne manque pas d'employer, côté jardin, dans la gestion de son empire.

La perspective de millions de gens en proie à un déclassement certain se mettant à délirer sur les causes de leur malheur en suivant un millionnaire qui se dira proche d'eux et se chargera fort généreusement de leur indiquer le responsable de tous leurs maux, de préférence au sein des groupes les plus fragilisés de nos sociétés, a de quoi faire peur. Elle est malheureusement en passe de s'imposer dans un grand nombre de pays occidentaux.

Mais alors que faire ? Dans une introduction à la traduction anglaise de *L'Anti-Œdipe* de Felix Guattari et Gilles Deleuze, Michel Foucault posait au lecteur la question suivante : « Comment faire pour ne pas devenir fasciste même quand (et surtout quand) on croit être un militant révolutionnaire ? Comment débarrasser notre discours, et nos actes, nos cœurs et nos plaisirs du fascisme ? Les moralistes chrétiens cherchaient les traces de la chair qui s'étaient logées dans les replis de l'âme. Deleuze et Guattari, pour leur part, guettent les traces les plus infimes du fascisme dans les corps »⁸.

En guise de réponse, Foucault énumère un certain nombre de pistes dont celle-ci : « Libérez l'action politique de toute forme de paranoïa unitaire et totalisante et faites croître l'action, la pensée et les désirs par prolifération, juxtaposition et disjonction plutôt que par subdivision et hiérarchisation. Et surtout, ne tombez pas amoureux du pouvoir ».⁹ En effet, si la gauche n'a rien d'autre à proposer que du militantisme le petit doigt sur la couture du pantalon, elle risque de bien graves déconvenues. Il n'est pas trop tard mais il est grand temps. Face au désir fusionnel et, en tant que tel, régressif¹⁰ dont le fascisme est porteur, il n'est d'avenir que dans la (libre) dialectique...

Pour citer cet article : Dupret, Xavier, Khadri, Gérard, Faire le point sur le fascisme, Association culturelle Joseph Jacquemotte (ACJJ), novembre 2016, Url : http://www.acjj.be/161205Fascismec2

⁸ Michel Foucault, Préface de *Dits et Ecrit*, Tome 2, Gallimard, Paris, 2001, p 133.

⁹ Ibid.

¹⁰ Sur les rapports entre fusion régressive et la dimension intrinsèquement paranoïaque du fascisme, nous recommandons la lecture de Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le Seuil, 1975. Nous renvoyons tout spécialement la lecture du passage de cet ouvrage consacré à la psychogénie de la paranoïa. « Celle-ci dépend avant tout d'une situation à laquelle le malade réagit par sa psychose et du conflit intérieur entre une infériorité ressentie et une exaltation réactionnelle du sentiment de soi, ce conflit étant naturellement exacerbé par les circonstances extérieures » (Jacques Lacan, op.cit., p.81).